

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 44 (1911)  
**Heft:** 1-2  
  
**Artikel:** De l'eschatologie de Jésus-Christ  
**Autor:** Bruston, C.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379886>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# DE L'ESCHATOLOGIE DE JÉSUS-CHRIST <sup>1</sup>

PAR

CH. BRUSTON

---

« L'esprit humain, dit Bacon, dès qu'une fois certaines idées l'ont séduit, ... contraint tout le reste de revenir à ces idées et de s'accorder avec elles ; et quoique les expériences qui démentent ces idées soient plus nombreuses et plus concluantes, l'esprit ou les néglige, ou les méprise, ou par une distinction les écarte et les rejette, non sans un très grand dommage ; mais il faut bien conserver intacte toute l'autorité de ces préjugés chéris <sup>2</sup>. »

« Les progrès (dans les sciences), dit-il encore dans le même ouvrage, non seulement manquent de récompenses et ne sont pas rémunérés par les hommes, mais le suffrage public aussi leur fait défaut ; ils sont en effet au-dessus de la portée de l'immense majorité des hommes, et le vent des opinions populaires les renverse et les anéantit facilement <sup>3</sup>. »

Ces deux observations me paraissent s'appliquer fort bien au sujet dont je veux vous entretenir aujourd'hui : les idées de Jésus-Christ sur les choses à venir.

Je rappelle, en deux mots seulement, qu'au début de son ministère, Jésus-Christ annonça, comme Jean-Baptiste, que *le royaume de Dieu* ou des cieux était proche, qu'il a parlé

<sup>1</sup> Lu à la Société de théologie de Paris, le 23 mai 1910.

<sup>2</sup> Bacon. *Novum organum*, § 46.

<sup>3</sup> *Ibid*, § 91.

assez fréquemment de la *résurrection* et aussi du *jugement*, qu'il a dit qu'il exercerait lui-même le jugement et qu'à la veille de son supplice, il déclara à ses disciples (Mat. 24) et devant le sanhédrin (ch. 26) que *le Fils de l'homme*, c'est-à-dire le Messie prédit par Daniel (ch. 7), par conséquent lui-même, *reviendrait bientôt sur les nuées* du ciel quand *les astres s'obscurciraient* ou tomberaient ou seraient ébranlés. Il a parlé aussi quelquefois de *la fin* (το τέλος) et de *l'achèvement* (non du monde, mais) *du siècle* (Mat. 24 et 13). Qu'entendait-il exactement par ces diverses expressions ?

## I

## L'exégèse réaliste ou matérialisante.

1. Bien des commentateurs les entendent, les uns toutes, les autres presque toutes, dans un *sens matériel et terrestre* ; et en même temps ils considèrent tous ces événements, ou la plupart d'entre eux, comme *futurs* et *contemporains* les uns des autres. Jésus voulait dire, à leur avis, qu'il reviendrait bientôt *visiblement* sur la terre, ferait sortir *alors* tous les morts de leurs tombeaux, leur rendrait un *corps matériel*, les *jugerait tous à la fois*, ainsi que les vivants, après quoi il admettrait les uns dans son *royaume terrestre*, tandis que les autres seraient jetés dans la géhenne ou enfer.

Ils admettent aussi qu'à la même époque, soit avant, soit après, le monde, l'univers physique, sera détruit, parce que Jésus a dit : « Les cieux et la terre passeront. Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, »<sup>1</sup> etc., et parce qu'il a parlé de « la fin du siècle » (ἡ συντέλεια του αἰῶνος), par où ils entendent la destruction de *l'univers* (comme si le texte portait του κοσμου, au lieu de του αἰῶνος).

Il est clair cependant que cette dernière idée ne cadre guère avec les précédentes, car si les cieux et la terre sont détruits *avant* la résurrection et le jugement, on ne voit pas comment la résurrection pourrait être *corporelle et terrestre* ;

<sup>1</sup> Mat. 24 et parallèles.

et s'ils doivent l'être seulement *après*, on ne voit ni la convenue, ni l'utilité d'une telle résurrection.

Malgré cette difficulté ou incohérence, qui n'est pas petite, les théologiens en question pensent que Jésus-Christ a placé la résurrection, le jugement et l'établissement du royaume de Dieu, ainsi que son retour et la fin du monde, *uniquement dans l'avenir, sur la terre, et tout cela à la fois*, au terme de l'histoire.

Quelques-uns cependant admettent de préférence deux résurrections, deux jugements, deux entrées des élus dans le royaume de Dieu : les premiers immédiatement *après la mort*, par conséquent *dans le monde invisible*, les seconds *à la fin du monde*, après le retour de Jésus-Christ, *corporels et sur la terre*. Mais considérant, d'autre part, que l'univers doit être détruit (à ce qu'il semble) au moment de ce retour, ils se trouvent dans un grand embarras. Pour essayer de tout concilier, ils disent que le royaume de Dieu sera établi soit dans le ciel soit sur une terre nouvelle, qu'ils appellent indifféremment une terre céleste ou un ciel terrestre !...

A part cela, les interprètes qu'on pourrait appeler *ecclésiastiques* et ceux qui se nomment eux-mêmes *réalistes* sont d'accord à peu près sur tout le reste, en ce qui concerne l'interprétation des passages du Nouveau Testament relatifs à ce sujet.

Faisant abstraction de cette différence, qui au fond est moins grande qu'il ne semble, il me sera bien permis d'appeler les uns et les autres, exégètes *matérialisants* (ou judaïsants), comme on nomme spiritualisants ceux qui adoptent l'opinion contraire. Le terme *réalistes*, en effet, n'est pas bien choisi, vu qu'il y a des réalités spirituelles aussi bien que des réalités matérielles. « S'il y a un corps animal, dit saint Paul, il y a aussi un corps spirituel<sup>1</sup>. » Et la suprême des réalités, la cause de tout ce qui est, Dieu, est un esprit. Jésus-Christ lui-même (c'est encore saint Paul qui le dit) « est un esprit vivifiant<sup>2</sup>. » Les vraies réalités, celles qui sont

<sup>1</sup> 1 Cor. 15 : 44. — <sup>2</sup> 1 Cor. 15 : 45.



éternelles, sont d'ordre spirituel. L'interprétation spiritualisante, à laquelle je me rattache depuis longtemps, a donc tout autant de droits que la matérialisante, — pour ne pas dire qu'elle en a plus, — à la qualification de *réaliste*.

Quelques-uns des théologiens qui partagent ces idées ajoutent, d'après un passage bien connu de l'Apocalypse (ch. 20), que ce règne (terrestre) des élus ressuscités durera mille ans. Aussi les appelle-t-on *chiliastes* ou *millénaires*. Mais comme cette dernière idée n'a en tout cas aucune base dans les évangiles, il vaut mieux en faire abstraction dans une discussion qui doit rouler uniquement sur l'enseignement de Jésus à cet égard.

2. Si l'on fait abstraction des rares partisans de la petite secte connue sous le nom d'*Adventistes du septième jour*, le premier qui, à notre époque, a exposé ce système d'interprétation en français et l'a poussé en même temps à ses dernières conséquences, est mon ancien collègue M. le prof. Wabnitz, alors chargé de cours à la Faculté de théologie de Montauban. Il le fit dans sa thèse française de licence, intitulée *L'idéal messianique de Jésus* (1878). Comme membre du jury de la soutenance, je combattis vivement cette théorie exégétique, alors nouvelle ou, pour mieux dire, renouvelée du chiliasme antique. J'entrepris un peu plus tard de lui en substituer une autre dans deux études intitulées *La vie future d'après l'enseignement de Jésus-Christ* (1890) et *Les prédictions de Jésus* (1899).

Depuis, l'interprétation matérialisante des évangiles a été adoptée en Allemagne par beaucoup d'exégètes, Holtzmann, Jean Weiss, etc., en France par MM. Ménégoz, Jean Réville, Piepenbring, Loisy, etc., et tout récemment encore M. Goguel, dans sa thèse sur *les Origines de l'Eucharistie* (1910). L'un de ces théologiens écrivait dernièrement : « M. Wabnitz a le très grand mérite [Est-ce vraiment un mérite ?] d'avoir été l'un des premiers, il y a plus de trente ans, à mettre en évidence le fait [Est-ce bien un fait ?] que, dans l'enseignement de Jésus, la notion du royaume de Dieu est une notion eschatologique, qu'elle vise *toujours* (!) la fin du siècle pré-

sent et l'établissement du royaume messianique *sur la terre*. Son interprétation a triomphé sur toute la ligne.... Sur ce point sa démonstration me paraît décisive <sup>1</sup>.... »

J'ai discuté il y a quelques années cette théorie dans la *Revue de théologie* de Montauban <sup>2</sup>. Quelques théologiens catholiques français, MM. Batiffol, Lagrange, etc., en ont montré aussi l'invraisemblance et l'impossibilité, à l'encontre de M. Loisy. Mais aussi longtemps que de telles affirmations se reproduisent, surtout avec une telle assurance, pour ne pas dire une telle audace, comme si les réfutations dont elles ont été l'objet étaient nulles et non-avenues, il faut, malgré qu'on en ait, recommencer la même démonstration. Nous ne pouvons pas, *nous ne devons pas* laisser, sans la réfuter, une erreur aussi grave se répandre parmi nous. On le fait quelquefois, souvent, et peut-être le silence se justifie-t-il dans certains cas, dans certaines situations; peut-être aussi n'est-il pas toujours exempt de complaisance, de faiblesse, de scepticisme ou de dédain. En tout cas, il n'est pas toujours possible. Quand l'erreur ne craint pas de s'étaler et de triompher bruyamment, quand elle profite des ménagements dont elle est l'objet pour se donner comme une vérité désormais accréditée et indiscutée parmi les savants dignes de ce nom, quand le langage qu'elle emploie à l'égard de ses contradicteurs est bien différent de celui de la modestie, de la bienveillance et même du respect <sup>3</sup>, la charité nous fait-elle réellement un devoir de persister à nous taire? Je ne saurais le croire. La charité consiste au contraire à faire briller ce qui nous paraît vrai ou juste aux yeux de tous ceux qui sont capables de le comprendre, et, si on l'attaque, à le défendre, — avec modération et respect pour les personnes, cela va sans dire, — mais aussi avec fermeté et, s'il le faut, avec énergie et hardiment. C'est ce que j'ai fait plus d'une fois jusqu'ici, et je suis résolu à le faire encore, aussi longtemps que cela sera nécessaire.

<sup>1</sup> *Vie nouvelle*, 25 septembre 1909 : *Autour d'une préposition*.

<sup>2</sup> 1903 et 1904.

<sup>3</sup> *Revue de théologie* de Montauban, 1909 et 1910, *passim*.

L'apôtre Paul ne se lassa pas de combattre les Judaïsants et même son collègue Pierre, quand celui-ci se laissa entraîner par eux. Nous devons avoir la même clairvoyance et le même courage en face des exégètes judaïsants de nos jours, qui, dans leur aveuglement, ne craignent pas d'attribuer à Jésus et aux apôtres précisément les notions matérialistes et grossières le plus énergiquement combattues par eux.

3. Inutile, je pense, d'ajouter que ce n'est pas ici une question d'amour-propre. Ce n'est pas même, dans ma pensée, une question d'apologétique principalement, bien que l'apologétique y soit grandement intéressée. C'est avant tout une question de *vérité historique*. Il s'agit de savoir ce que Jésus-Christ a *réellement* enseigné sur les choses finales. S'il n'en avait parlé qu'en passant et sans y insister, il serait peut-être permis de se désintéresser d'une telle recherche. Mais il en a parlé *directement* et avec la plus grande *solennité*. Il est donc d'une extrême importance pour le chrétien, pour le théologien, pour l'historien, à plus forte raison pour le prédicateur de l'évangile, de savoir ce qu'il a réellement voulu dire.

A ce point de vue, il était bon qu'un problème si complexe, si obscur, fût remis sur le tapis. Volontiers les chrétiens, les pasteurs et même les théologiens en détournaient les yeux. On est venu, heureusement, les forcer à l'envisager en face. Ce sphinx menace depuis trop longtemps de dévorer la théologie et même la religion chrétienne. Il faut absolument lui arracher son secret.

Est-il vrai que sur ces divers points Jésus ait partagé les idées, les illusions, les erreurs de ses contemporains, qu'il ait enseigné son *retour dans un sens réaliste* ou matériel, une *résurrection future et corporelle*, un *jugement final, collectif et simultané* de l'humanité tout entière, *la destruction de l'univers physique*, etc. ? Voilà la série de questions connexes, indissolublement liées les unes aux autres, qui se posent, qui ne peuvent pas ne pas se poser à la pensée de tout lecteur sérieux et attentif des évangiles.

A la plupart de ces questions, si ce n'est à toutes, beaucoup

de théologiens répondent : *Oui*, sans hésitation et avec la plus grande assurance<sup>1</sup>. Avec la même conviction, j'ai constamment répondu : *Non*, depuis plus de trente ans, et j'ai expliqué pourquoi. Je veux le faire encore une fois brièvement, en renvoyant, pour une discussion plus complète, aux ouvrages et aux articles de *Revue*s mentionnés plus haut.

## II

### Les difficultés de l'exégèse matérialisante.

1. Quand on dit à ces théologiens : Comment pouvez-vous sérieusement attribuer à Jésus-Christ des idées aussi fantastiques, invraisemblables, impossibles ? ils répondent avec un beau sang-froid : C'étaient les idées des Juifs du temps, et Jésus-Christ les partageait, ainsi que quelques autres<sup>2</sup>. Il ne pouvait guère en être autrement !

Ils sont d'accord jusque là. Mais ils se divisent ensuite en trois ou quatre catégories fort distinctes, pour ne pas dire opposées.

Les uns disent avec une désinvolture aussi surprenante qu'attristante : Que voulez-vous que nous y fassions ? Jésus-Christ s'est trompé sur ce point [sur ces quatre ou cinq points !] ; nous ne pouvons que le constater *loyalement*.

Après quoi plusieurs ajoutent : C'est très grave. Si Jésus s'est fait illusion en affirmant d'une manière si positive des choses qui ne se sont pas réalisées, comment pourrions-nous croire en lui ? Tout le christianisme s'écroule.

D'autres disent : C'est moins grave que vous ne pensez. Il a fort bien pu partager quelques-unes des illusions de ses

<sup>1</sup> Ils sont très souvent suivis par les historiens. Après avoir cité Mat. 24 : 29-34, V. Duruy ajoute : « La génération passa et la terre ne fut pas brisée. » *Hist. des Romains*, 1, p. 160. Jésus-Christ n'a dit nulle part que la terre dût être brisée. Nous verrons bientôt qu'il a dit précisément le *contraire*, et très explicitement.

<sup>2</sup> On voit que le terme d'exégèse *judaisante* est parfaitement justifié. Il faut ajouter seulement que, même chez les Juifs, les notions spiritualistes sur la vie à venir étaient assez répandues. Voir P. Volz, *Jüdische Eschatologie*. On ne voit pas pourquoi Jésus-Christ aurait dû adopter les autres de préférence à celles-ci.

contemporains et dire vrai sur tout le reste. D'ailleurs, ces illusions sont moins nombreuses et moins profondes qu'on ne le croit : il ne s'est trompé, par exemple, ni sur la nature du royaume de Dieu ni sur celle de la résurrection ni peut-être aussi sur tel ou tel autre point. Nous pouvons donc ou plutôt nous devons, malgré quelques erreurs incontestables, croire en lui comme au Fils de Dieu et au Sauveur du monde.

D'autres disent enfin : Ces doctrines que vous qualifiez d'erreurs ou d'illusions, Jésus les a enseignées *toutes*, sans exception : le royaume de Dieu, la résurrection, le jugement étaient pour lui, aussi bien que la parousie et la destruction finale de l'univers, des réalités d'ordre *uniquement eschatologique et terrestre*. Mais ce ne sont là ni des erreurs ni des illusions ; c'est la vérité même. Nous devons y croire, et pour nous, nous y croyons fermement, absolument, *imperturbablement*.

2. Quand on ajoute : « Mais comment conciliez-vous tout cela avec le reste de l'enseignement de Jésus-Christ, si spiritualiste, si élevé, si moral, si universaliste ? » les uns répondent : « Nous n'essayons pas de le concilier : ces deux enseignements différents appartiennent peut-être à deux périodes différentes de sa vie. Il peut avoir changé d'idées à un certain moment de sa carrière ; et, il faut l'avouer, ce ne fut pas pour adopter des vues plus pures et plus justes. Bien loin de là<sup>1</sup> ! »

Les autres disent : « Non, il n'a pas varié ; ces deux séries de passages ne sont nullement contradictoires ; il faut seulement sacrifier résolument ceux de la première catégorie à ceux de la seconde, les notions spiritualistes, morales, universalistes, aux notions matérielles et terrestres. » Ce n'est pas plus difficile que cela.

Par exemple, Jésus a dit : « Ceux qui *ont été jugés dignes* d'obtenir... *la résurrection* d'entre les morts ni ne se marient (*γαμουνσιν*) ni ne sont donnés en mariage (*γαμίζονται*), car ils ne

<sup>1</sup> V. Renan, *Vie de Jésus*.

*peuvent pas* non plus (οὐδε δύνανται) mourir, car *ils sont* (εἰσι) pareils aux anges ; et *ils sont* (εἰσι) fils de Dieu, » etc. (Luc 20 : 34-38), montrant clairement par là que la résurrection était pour lui une chose *actuelle* et qui avait même commencé depuis longtemps avec les justes de l'ancienne Alliance. Mais il suffit de faire de tous ces verbes au présent ou au passé, des futurs ou des futurs passés pour obtenir l'idée que la résurrection aura lieu plus tard, à la fin du monde, lors de la parousie, dont le texte ne parle absolument pas : « Ceux qui *auront été* jugés dignes (alors) d'obtenir la résurrection... ni ne *se marieront* ni ne *seront donnés* en mariage, car ils ne *pourront pas* mourir, car *ils seront* pareils aux anges ; et *ils seront* fils de Dieu, » etc. Il est vrai que personne n'a pu citer encore un seul texte grec qui justifie une telle traduction. Mais la Vulgate a traduit ainsi : Illi vero qui digni habebuntur... neque nubent neque ducent uxores, neque enim ultra mori poterunt, etc. Cela suffit aux exégètes dont nous parlons ! Ils préfèrent sur ce point le texte latin au texte original <sup>1</sup>.

Mais pour pouvoir soutenir que la résurrection n'aura lieu qu'à la fin du monde et sur la terre, la plupart des théologiens dont nous discutons l'opinion se croient obligés de soutenir aussi que les âmes des fidèles ne vont pas au ciel ou au paradis au moment de la mort, mais dans l'Hadès, où elles séjournent jusqu'au jour lointain de la résurrection corporelle. Et en conséquence, ils prétendent, par exemple, qu'Abraham, dans le sein duquel le pauvre Lazare est porté *par les anges*, n'est pas représenté comme étant au ciel, mais

<sup>1</sup> Cf. Martensen, *Dogmatique chrétienne* (trad. Ducros, p. 760) : « Il nous est dit que ceux qui *seront* jugés dignes de parvenir à la résurrection ne *se marieront pas* ni ne *seront pas* mariés, car ils ne peuvent pas mourir, etc. » Cela n'empêche pas le même auteur de voir dans la même réponse de Jésus aux Sadducéens « la preuve de l'immortalité de l'âme » (p. 707). Il faudrait pourtant choisir entre deux sens aussi différents !

D'après M. Stapfer, Jésus « a dû beaucoup aux Pharisiens ; il a adopté leur doctrine de la Providence (!) et de la résurrection des corps » (!). *La Palestine*, 6<sup>e</sup> éd., p. 467. Pour le deuxième point, on voit ce qu'il en est ; quant au premier, c'est de l'Ancien Testament tout entier qu'il provient, et non des Pharisiens.



dans l'Hadès, — comme si les anges iraient porter les âmes des justes dans l'Hadès, c'est-à-dire en enfer ! — et quant à la parole de Jésus au brigand converti sur la croix : En vérité je te le dis : Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis (Luc 23 : 43), ils nous donnent le choix entre deux opinions également vraisemblables ! Ou bien Jésus a entendu par le paradis une portion de l'Hadès, bien que tous les textes juifs, chrétiens et musulmans qui le mentionnent le placent *dans le ciel* ; et c'est là qu'ils sont descendus l'un et l'autre, Jésus pour en remonter au bout d'un jour et demi en y laissant le bon brigand, qui y est peut-être encore, jusqu'au jour futur de la résurrection des corps, à moins qu'il ne l'en ait fait sortir immédiatement avec tous les justes de l'ancienne Alliance (suivant la doctrine catholique)<sup>1</sup> ! Ou bien on peut traduire : Je te le dis aujourd'hui (!) : Tu seras avec moi dans le Paradis (sous-entendu : après être descendu dans l'Hadès, y avoir séjourné longtemps, avoir repris un

<sup>1</sup> On lit avec stupéfaction dans la *Dogmatique* de Martensen (trad. Ducros, p. 723) : « Il y a des régions différentes dans l'Hadès : on peut y rencontrer un paradis (!), un enfer et un état (?) intermédiaire. » Et dans la *Vie de Jésus* de M. Wabnitz, voici comment est expliquée la parole adressée au bon brigand : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le séjour des morts heureux ou *dans la partie du Hadès où les âmes séjournent jusqu'à la résurrection*. Tel est, comme nous le montrerons plus tard, le paradis auquel Jésus fait allusion (cf. Hénoc 22 : 9 ss. ; Luc 16 : 23) ;... il n'est pas à confondre avec celui dont parle l'apôtre Paul (2 Cor. 12 : 4) et Apoc. 2 (!). Nous reviendrons plus longuement sur ce point important en parlant de la mort de Jésus » (II, p. 311 et 312).

On cherche en vain dans la suite de l'ouvrage la démonstration promise. On y lit seulement ceci : « Comme cette question (du séjour de l'âme de Jésus après sa mort) s'est déjà présentée, nous la passons sous silence ici, d'autant plus que nous l'avons déjà résolue en examinant la réponse de Jésus au brigand converti (!). » (p. 342.)

Le même auteur a récemment allégué deux arguments en faveur de cette opinion : 1° La parole « Je ne suis pas encore monté vers mon Père » montre que Jésus était descendu aux enfers ! Donc le paradis promis au bon brigand était dans l'Hadès !

2° Le livre d'*Hénoc* place le paradis tantôt *au ciel*, tantôt *sur terre*, au N. O. Donc les Juifs croyaient à l'existence de deux paradis, dont l'un était au ciel et l'autre dans l'Hadès ! (*Revue de théol.* de Montauban, 1910.)

Si, après cela, le lecteur n'est pas convaincu, il sera bien difficile !

corps matériel pour être jugé et avoir vécu un certain temps (mille ans ?) sur la terre, dans le futur royaume de Dieu !)

Et après nous avoir servi l'une ou l'autre de ces belles élucubrations et plusieurs autres du même genre, ces exégètes ne craignent pas d'affirmer et de répéter sur tous les tons que l'exégèse spiritualisante est absolument invraisemblable, arbitraire, fantaisiste et ne mérite même pas la discussion !

Grâces à Dieu, nous n'avons rien à *spiritualiser* ni même à expliquer dans de tels textes : ils sont assez clairs et parlent assez haut. Et il est assez évident, pour ceux qui ne s'obstinent pas à fermer les yeux à leur clarté, qu'ils sont absolument incompatibles avec les assertions sans fondement de l'exégèse matérialisante ou judaïsante<sup>1</sup>.

3. Quand nous faisons observer que si le ciel et la terre doivent être détruits, ils doivent l'être, d'après le grand discours prophétique, *avant* la Parousie, puisqu'il est dit : Le soleil s'obscurcira, etc. et les astres tomberont du ciel, etc. *et alors* paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme, *et alors* toutes les tribus de la terre se lamenteront, etc. (Mat. 24 : 29), — que par conséquent ni la résurrection, ni le jugement, ni l'établissement du royaume de Dieu ne peuvent être placés sur *la terre* à ce moment-là, puisque la terre aura été détruite aussi bien que les astres, — on essaie de se persuader soit que la terre et les cieux ne seront détruits qu'après, bien que le texte dise explicitement le contraire, soit que la terre où tout cela doit avoir lieu ne sera pas la

<sup>1</sup> Observons à cette occasion que le *Hadès*, dans le Nouveau Testament, c'est l'*Enfer* et non « simplement la demeure souterraine des morts, tant des justes que des injustes » (!), comme l'assurent encore la version révisée (1903), et M. Stapfer, même dans la dernière édition de sa traduction du Nouveau Testament (1909). Une telle observation serait à sa place dans l'Ancien Testament ; mais elle ne l'est pas dans le Nouveau. Les idées des Juifs sur ce point n'étaient pas identiques à celles de leurs ancêtres. Elles avaient évolué pendant les périodes perse et grecque. Dans le Nouveau Testament, l'*Hadès* est un lieu de *tourments* ; Abraham et Lazare en sont séparés par *un grand abîme* ; et le lieu où les anges transportent celui-ci ne saurait être l'*Hadès* (Luc 16). Voir *La vie future d'après Jésus-Christ*, etc.



terre actuelle, bien que rien, dans le texte, n'autorise une telle supposition.

4. Quand nous faisons observer enfin que, d'après les textes mêmes qu'on allègue, tout cela devait avoir lieu *bientôt*, que le Fils de l'homme devait bientôt venir (*μελλει ερχεσθαι*) pour rendre à chacun selon ses œuvres (Mat. 16 : 27), avant la fin de la génération contemporaine (24 : 34), *immédiatement après* la ruine de Jérusalem (v. 29), etc., que rien de tout cela ne s'est encore réalisé depuis mille neuf cents ans, que Jésus se serait donc gravement trompé, en tout cas sur ce point-là, cette considération n'embarrasse guère, naturellement, les premiers de ces théologiens : une erreur de plus ou de moins, cela leur est assez indifférent. Mais il en est tout autrement des derniers. Ah ! ceux-ci sont bien embarrassés ! C'est là que le bât les blesse, s'il est permis d'employer une telle image. Aussi n'aiment-ils pas qu'on place la question sur ce terrain-là. Mais comment faire ? C'est précisément ainsi qu'elle se pose et non autrement. Malgré leur assurance ordinaire, les théologiens dont nous parlons sont bien obligés ici de baisser le ton, et, comme confus de ce qu'ils vont dire, ils allèguent d'une voix mal assurée et en balbutiant que, d'après *quelques autres* textes, le retour de Jésus-Christ n'était pas si prochain que cela (Mon maître *tarde* à venir, 24 : 48. L'époux tardait à venir, 25 : 5), qu'au fond il ne savait pas, ne pouvait pas savoir quand il aurait lieu, puisqu'il a dit : Quant à ce jour et à cette heure, personne ne le connaît, pas même le Fils (24 : 36), que par conséquent *il n'a pas dû* s'exprimer si nettement qu'il le semble sur la proximité de sa parousie, du jugement dernier et de la fin du monde, que les évangélistes *ont dû* commettre là quelque confusion et appliquer par erreur à ces trois notions ce que Jésus n'avait dit que de la ruine du judaïsme.

C'est-à-dire qu'après avoir allégué ces textes pour prouver la *réalité* de la fin du monde (de la destruction de l'univers), la *matérialité* de la parousie, du jugement dernier et même de la résurrection, dont ils ne parlent pas, ils les récusent quand il s'agit de *l'époque* de ces divers événements.

De quel nom faut-il appeler un pareil procédé ? Est-il loyal ? Et la qualification d'escamotage serait-elle injuste à son endroit ?

Si ces passages prouvent la *réalité* ou la *matérialité* de ces événements futurs, ils en prouvent aussi la *proximité*. On n'a pas le droit de choisir dans un texte ce qui vous plaît, en tenant pour non-venu ce qui ne vous plaît pas.

C'est pourtant ce que font habituellement, non seulement les exégètes dont nous parlons, mais aussi beaucoup de théologiens ecclésiastiques. Avec le symbole des apôtres, ils admettent que Jésus-Christ viendra, *à la fin du monde*, pour juger les vivants et les morts et qu'il y aura alors une ère bienheureuse où il régnera spirituellement et socialement sur la terre régénérée. Ils pensent que l'Écriture sainte enseigne cela.

Mais, encore une fois, de quel droit renvoie-t-on à la fin de l'histoire un retour et un jugement que Jésus-Christ a déclarés l'un et l'autre *prochains* et très prochains ? Quand il a dit : « Le Fils de l'homme *va venir* (μελλει ερχεσθαι) ou *aller* dans la gloire de son Père..., et alors il rendra à chacun selon ses œuvres » (Mat. 16 : 27), comment peut-on loyalement entendre par là qu'il viendra à la fin du monde et qu'*alors*, alors seulement, il jugera les vivants et les morts ?

Μελλει indique *toujours* une chose prochaine, et il est absolument arbitraire de traduire : *il doit venir...*, comme on le fait généralement, pour pouvoir renvoyer cette venue et le jugement dans un avenir indéfini et lointain.

Quand Jésus a déclaré avec la plus grande solennité qu'il viendrait *immédiatement* après la ruine de Jérusalem (Mat. 24 : 29) et que ses contemporains en seraient témoins (26 : 64), comment fait-on pour placer cette venue à la fin du monde ? Si l'on dit que toutes ces paroles ont été mal rapportées par les évangélistes, de quel droit se plaint-on « qu'une certaine critique ne respecte plus rien dans nos évangiles, que maintenant, ce sont les paroles les plus universellement respectées de Jésus... qui *ont dû* être interpolées ou falsifiées par les évangélistes et auxquelles ils ont

donné un sens qu'elles n'avaient point <sup>1</sup> ? » On est mal venu à tenir un pareil langage, quand on admet soi-même des altérations qui ont eu soi-disant pour résultat de donner à d'autres paroles de Jésus, non moins nombreuses ni moins solennelles, un sens tout différent de celui qu'elles devaient avoir primitivement. — Tout cela est arbitraire, inadmissible. Il faut chercher une autre solution.

Elle se trouve, je crois, dans ces deux observations principales : 1<sup>o</sup> La résurrection, le jugement, le retour de Jésus-Christ, l'établissement du royaume de Dieu, etc. ne sont pas des événements contemporains les uns des autres, mais *successifs*.

2<sup>o</sup> Plusieurs des expressions employées par Jésus-Christ sont *figurées* : en particulier celles qu'il a empruntées aux prophètes et aux psaumes.

### III

#### L'enseignement eschatologique réel de Jésus-Christ.

Conformément à ces deux principes, j'ai essayé d'établir dans les études susdites, que, d'après toutes les déclarations de Jésus relatives à ces divers sujets :

1<sup>o</sup> La *résurrection* n'était pas, dans sa pensée, un événement à *venir*, lointain, qui dût se produire *sur la terre* lors de son retour ou *parousie*, et d'une nature *matérielle* ou corporelle, mais une réalité d'ordre spirituel et *céleste* qui s'accomplit à la mort de chaque fidèle et à laquelle *ont été jugés dignes* depuis longtemps d'avoir part les justes de l'ancienne Alliance, qui « tous *vivent à Dieu* et *sont pareils aux anges* » (Luc 20 : 35-38 et parall. <sup>2</sup>) ;

<sup>1</sup> *Christianisme au vingtième siècle*, 1<sup>er</sup> oct. 1909, p. 329. Ce n'est pas seulement à l'extrême gauche, c'est aussi à l'extrême droite théologique qu'on se permet de telles suppositions. Pourquoi tant de sévérité pour les uns et tant d'indulgence pour les autres ? Pourquoi deux poids ou mesures différents pour des procédés identiques, appliqués seulement à des paroles différentes ?

<sup>2</sup> Un texte unique de l'évangile de Jean (5 : 28 s.) ne semble exprimer une idée différente que parce qu'il a été mal traduit par la Vulgate : *Nolite mirari hoc, quia venit hora*, etc. M. Stapfer, dans sa version du Nouveau Testament, a

2° Que *la venue* du Fils de l'homme *sur les nuées du ciel* devait avoir lieu *à partir du moment* (ἀπ' αὐτοῦ, ἀπο τοῦ νῦν) où Jésus parlait devant le sanhédrin (Mat. 26 : 64 et parall.) et que cette image du triomphe du Messie ne doit pas plus être prise à la lettre dans les évangiles que dans le livre de Daniel, auquel elle est empruntée ;

3° Que *le jugement dernier* que Jésus-Christ s'attribue n'est placé par lui ni sur terre ni à l'époque de sa parousie future, mais dans le ciel à partir du moment *prochain* où il serait entré dans la gloire céleste et se serait assis à la droite de Dieu sur son trône (Mat. 16 : 27 ; 25 : 31) ;

4° Que Jésus n'a nullement enseigné que *l'univers physique* dût être détruit au moment de sa parousie, vu que, comme tous les écrivains sacrés de l'ancienne Alliance, il considérait les cieux et la terre comme éternels dans l'avenir.

Je ne puis ni ne veux reprendre ici la discussion de toutes ces questions indissolublement liées entre elles. Je me bornerai à quelques observations complémentaires.

#### IV

#### Le royaume de Dieu.

Comment peut-on soutenir sérieusement que, « dans l'enseignement de Jésus, la notion du royaume de Dieu est une notion eschatologique, qu'elle vise *toujours* (1) la fin du siècle présent et l'établissement du royaume messianique sur la terre<sup>1</sup>, » et que « tel est le résultat auquel on est amené, quand on examine impartialement et attentivement les textes<sup>2</sup> ? »

Quand Jésus dit, par ex. : Cherchez d'abord le royaume et la justice de Dieu (Mat. 6 : 33), et qu'il ajoute un peu plus loin (7 : 7) : Cherchez et vous trouverez, car quiconque

mentionné en note ma traduction comme possible : « Vous étonnez-vous de ceci, que, etc. ? » — Voir *Revue de théol.*, 1909 de Montauban, p. 273. *La vie future d'après l'enseignement de Jésus-Christ*, etc.

<sup>1</sup> *Vie nouvelle*, 25 septembre 1909.

<sup>2</sup> *Revue de théol.* de Montauban, 1909, p. 463.

cherche trouve, etc., cela peut-il raisonnablement signifier : Cherchez bien le royaume de Dieu, mais vous n'y entrerez que « quand cette réalité *à venir* sera présente sur la terre, quand le Fils de l'homme sera venu *dans* ou *avec* ce royaume, accompagné de ses anges, pour présider le jugement final<sup>1</sup> ! »

On demeure stupéfait devant de pareilles affirmations. Et ce qu'il y a de plus incompréhensible encore, c'est que, pour prouver que Jésus a toujours placé le royaume de Dieu dans l'avenir, on cite cette parole : Le royaume de Dieu *est apparu sur vous* (Luc 11 : 20 ; Mat. 12 : 28<sup>2</sup>) ! Comprenne qui pourra !

Quand on lit encore après cela qu'en disant : « Vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » (Mat. 18 : 3), Jésus a parlé, là comme ailleurs, d'une *réalité* d'ordre extérieur, *à venir* encore, où l'on ne pourrait entrer que quand cette réalité *à venir* serait présente sur la terre » (p. 462), on se demande si l'on rêve. Nous ne sommes pas habitués, en France, à des affirmations de ce genre.

L'allemand dans les mots *peut* braver la *clarté*,  
Mais le lecteur français veut être respecté.

Il est extrêmement pénible d'avoir à signaler dans une *Revue de théologie* de pareilles assertions et inutile, je m'assure, de les discuter plus longuement.

Rappelons seulement que Jésus a dit aussi : « Depuis les jours de Jean-Baptiste, le royaume de Dieu *s'avance avec force* et des violents le dévastent » (Mat. 11 : 12 et parall.). On pouvait donc le trouver et y entrer, puisque des violents essayaient déjà de le détruire.

<sup>1</sup> *Ibid.* — Est-il nécessaire de faire observer que le *royaume et la justice* de Dieu ne peuvent être séparés ? La *justice de Dieu* est sans doute ici la *condition* de l'entrée dans le royaume de Dieu, cf. 5 : 20. — Comment Oltramare et Stapfer ont-ils pu traduire : « Le Royaume (!) et sa justice » ? Le pronom *αὐτοῦ* sert manifestement pour les deux substantifs. Stapfer a corrigé plus tard cette faute (4<sup>e</sup> éd. 1909 : Le Royaume *de Dieu* et sa justice). Cela vaut mieux, mais a l'inconvénient de laisser croire à la plupart des lecteurs que *sa justice* est celle du Royaume de Dieu, tandis que, d'après le texte original, c'est celle de Dieu.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 460. La traduction du verbe *ἐφθασεν* n'est pas très correcte, mais cela est peu de chose, en comparaison de l'interprétation qui en est donnée.

Et c'est précisément parce que tout le monde peut y entrer dès maintenant que nous devons chaque jour demander à Dieu : Que ton nom soit sanctifié, que ton règne (ou ton royaume) vienne, que ta volonté se fasse, comme dans le ciel, aussi sur la terre <sup>1</sup>.

Qu'est-ce que la notion *eschatologique* du royaume de Dieu a de commun avec tous ces textes ? Le nom et la volonté de Dieu, mentionnés en parallèle avec son règne (ou royaume), doivent-ils donc être, l'un sanctifié et l'autre accomplie *sur la terre*, uniquement à partir de la fin du monde ?...

## V

### La venue sur les nuées et la venue (?) pour le jugement.

L'une des causes principales de l'obscurité apparente des déclarations de Jésus à ce sujet, c'est qu'on a identifié à tort la venue (?) prochaine pour le jugement (Mat. 16 : 27 ; 25 : 31) avec la venue (prochaine aussi) sur les nuées du ciel (24 : 29 ss. ; 26 : 64). Il y a sans doute de grandes analogies entre ces deux notions. L'une et l'autre de ces venues (*ἐρχεσθαι*) est *prochaine et glorieuse* ; et de même que l'une est suivie du *rassemblement* de toutes les *nations* devant le Fils de l'homme (25 : 32 *συναχθῶσιν ἐμπροσθεν αὐτοῦ κτλ*), l'autre est accompagnée du *rassemblement* de ses *élus* (*ἐπισυναξουσιν* 24 : 31) des quatre points cardinaux.

Mais la différence entre ces deux textes n'est pas moins évidente que leur ressemblance, quand on les examine avec quelque attention : qu'est-ce qui autorise à identifier le ras-

<sup>1</sup> Cette fin de la phrase se rapporte aux deux premières demandes aussi bien qu'à la troisième. Le nom de Dieu est déjà sanctifié dans le ciel et sa volonté y est faite (par les anges et les élus). Son royaume y existe aussi, et nous pouvons y entrer dès maintenant, comme nous pouvons sanctifier son nom et faire sa volonté.

Au reste, entre le *nom* et la *volonté* de Dieu, sa *βασιλεια* doit désigner son *règne* ou son *gouvernement* royal plutôt que son *royaume*, cf. Tob. 13 : 1 : *εὐλογητός ὁ θεός... καὶ ἡ βασιλεια αὐτοῦ*. Cette *βασιλεια* de Dieu consiste d'après la suite, en ce qu'il *châtie et fait miséricorde*, etc., c'est-à-dire en ce qu'il *gouverne* le monde.



semblement de *toutes les nations*, c'est-à-dire de tous les *individus* (ἀνθρώπους), *devant le trône* du Christ, pour *être jugés* par lui, avec le rassemblement de *ses élus* (seulement), à son de *trompe* et avec un *étendard* (σημαῖον)<sup>1</sup> ? Ce sont là des locutions et des images trop différentes pour qu'elles puissent exprimer exactement la même idée et se rapporter à un seul et même événement.

Ce n'est pas tout. Dans la première de ces descriptions (Mat. 25), le Christ est assis *sur son trône*, qui est aussi le trône de Dieu, donc *dans le ciel* ; dans la seconde, au contraire (ch. 24), toutes les tribus *de la terre* le voient venant *sur les nuées*, et ses élus sont rassemblés vers lui des quatre vents, c'est-à-dire des quatre points cardinaux, donc aussi *sur la terre*. Et il n'est pas assis *sur son trône*, puisqu'il vient au contraire *sur les nuées* du ciel, à son de *trompe* et *bannière* déployée. Ce sont donc deux notions fort différentes ; il s'agit de deux événements différents. Impossible de les identifier.

Enfin, la venue sur les nuées commence à *partir* du moment où Jésus parle devant le sanhédrin (ἀπ' ἀρχῆς 26 : 64) ; on la verra en particulier à la suite de la ruine du judaïsme (24 : 29 ss.) ; *elle peut être prévue* et les contemporains en seront témoins (v. 32-34). La venue pour le jugement, au contraire, personne n'en connaît ni le jour ni l'heure (24 : 36 ss.) ; *personne ne peut donc la prévoir*. C'est pourquoi il faut veiller et se tenir prêt (ch. 25).

Comment peut-on identifier des idées si différentes, si divergentes, si opposées ?

Distinguez-les, au contraire, comme elles le sont dans le texte (*mais* (δὲ) quant à ce jour-là, etc., 24 : 36), et comme je l'ai fait dans la deuxième des études mentionnées précédemment, et tout devient alors beaucoup plus clair. On peut le voir en détail dans cette étude.

Il faut observer enfin que si Jésus doit s'asseoir sur un trône quand il viendra du ciel pour juger le monde, il s'assiéra donc successivement sur deux trônes également glo-

<sup>1</sup> Allusions à Esaïe 27 : 13 et 11 : 10. V. *La vie future d'après Jésus-Christ*.

rieux, dont l'un *est au ciel* et dont l'autre *sera alors sur la terre*. Certains théologiens ne reculent pas devant une telle conséquence. Mais tout le monde n'a pas la même intrépidité. Quand on s'aperçoit qu'une voie aboutit à un précipice, on revient généralement sur ses pas. Quand une supposition conduit à l'absurde, il faut l'abandonner.

## VI

### Réponse à quelques objections.

On m'a adressé récemment quelques objections, quelques reproches, dont je dois dire un mot avant de terminer.

1. On m'a reproché d'abord de « défigurer ou d'anéantir l'enseignement le plus catégorique et le plus authentique du Christ, de lui enlever l'honneur suprême, celui d'être, comme il l'affirme solennellement, le juge final et suprême de l'humanité *sur la terre*<sup>1</sup>. » Remarquez ces derniers mots *sur la terre*. C'est grâce à ces trois mots que la phrase n'exprime pas une fausseté.

Si quelqu'un osait, en effet, me reprocher d'avoir contesté que le Christ soit « le juge final et suprême de l'humanité, » je lui demanderais s'il a lu mes ouvrages sur ce sujet. Mais il est parfaitement vrai que je n'admets pas qu'il le soit ou, pour parler plus correctement, qu'il *doive l'être seulement dans un avenir plus ou moins lointain et sur la terre*. Je crois qu'il *l'est dans le ciel*, depuis le moment où il a été élevé à la droite, sur le trône de Dieu et où « toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre, » conformément aux promesses prophétiques (Ps. 110, etc.).

Et si je le crois, c'est parce que je suis persuadé que c'est là ce que Jésus-Christ a *réellement* enseigné.

Il m'est impossible d'entreprendre ici une telle démonstration. Je me borne à renvoyer le lecteur aux études mentionnées précédemment<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Revue de théol.* (Montauban), 1909, p. 465.

<sup>2</sup> La première est épuisée ; la seconde fait partie de mes *Etudes bibliques, Nouveau Testament* (1908). Voir aussi *La vie future d'après saint Paul* (1895), et divers articles dans la *Revue de théologie* de Montauban et ailleurs.



Il est vrai que les paroles de Jésus relatives à ce sujet ont été souvent, — généralement, si l'on veut, — comprises autrement et que quelques-unes offrent de très grandes difficultés exégétiques. Mais il en est un bon nombre qui sont parfaitement claires et qui expriment l'idée que je viens d'indiquer. Est-il raisonnable de se fonder sur les premières pour nier ce que les secondes enseignent si clairement ? Je ne le pense pas.

2. Le même auteur assure que ces « textes sont tellement *clairs*, tellement précis qu'il est impossible de ne pas les admettre (ou plutôt *les entendre*) dans leur sens littéral ». Mais moi qui ai passé la plus grande partie d'une vie déjà longue à étudier les écrits de l'Ancien Testament, auquel la plupart de ces textes font allusion, il ne m'est pas interdit, je pense, d'avoir une opinion différente. Je ne fais nullement pour cela « table rase des prédictions *les plus solennelles* » de Jésus-Christ. Je tâche seulement de les comprendre dans *leur vrai sens*. On peut voir dans mon étude sur *les Prédications de Jésus* pourquoi je n'admets pas que, dans la description du jugement (Mat. 25), *ὅταν ἔλθῃ κτλ* (v. 31), — pas plus que *μελλεῖ ἐρχεσθαι* (16 : 27), — parle de « la venue du Fils de l'homme dans sa gloire sur la terre, à la fin du monde, mais bien de son entrée dans la gloire céleste au moment, alors prochain (*μελλεῖ*), de sa résurrection et de son ascension. Ce qui est absolument indéniable, c'est que le verbe *ἐρχομαι* signifie *aller* et que si quelqu'un disait : Je *vais aller*, ou : Quand *je serai allé* (où que ce soit), nul ne s'imaginerait qu'il veut dire : Je *vais* (bientôt) *revenir* (ici), ou : Quand *je serai revenu* (ici) ! *Aller*, c'est-à-dire s'en aller, et *revenir* sont des idées trop différentes pour être confondues. Et d'ailleurs *ἐρχεσθαι* signifie bien *venir*, mais non *revenir*.

J'ai déjà fait observer que si Jésus avait voulu dire cela, il se serait bien gravement trompé, vu qu'il n'est pas encore revenu pour le jugement dernier au bout de mille neuf cents ans !...

En fait de *clarté* et de *précision*, les textes qui parlent de la *proximité* de la parousie et du jugement ne laissent abso-

lument rien à désirer : *il est impossible* de ne pas les comprendre. Pourquoi donc ne pas vouloir en tenir compte ? De quel droit supposer qu'ils ont été altérés ou transposés ou modifiés de telle sorte qu'ils expriment maintenant une idée toute différente de celle que Jésus voulait réellement exprimer ? Et si l'on se croit autorisé à ne pas « les admettre dans le sens » qu'ils ont incontestablement (à ce qu'on avoue), comment ose-t-on reprocher à d'autres de les entendre autrement ? N'est-ce pas ce qu'on appelle avoir deux poids et deux mesures, ou ce que le fabuliste a nommé les deux besaces :

Dieu fit pour nos défauts la poche de derrière,  
Et celle de devant pour les défauts d'autrui !

Mon erreur (si c'en est une) est singulièrement moins grave que le procédé radical auquel d'autres ont recours ; je combats l'interprétation littérale ou traditionnelle de quelques textes obscurs ; eux, ils attaquent le texte même de plusieurs passages très clairs, qu'ils déclarent altéré. Après quoi, ils se prétendent conservateurs ! et c'est moi, à les entendre, qui suis un démolisseur, qui « fais table rase des déclarations de Jésus », etc. ! Il me semble pourtant que si quelqu'un fait table rase de ces déclarations, ce n'est pas celui qui en respecte le texte et l'admet comme authentique, mais plutôt ceux qui, dans l'intérêt d'une opinion préconçue ou pour défendre une doctrine quelconque, prétendent qu'il a été si gravement altéré, en plusieurs endroits, qu'il renferme aujourd'hui une prédiction *fausse*, au lieu de la prédiction *vraie* réellement prononcée par Jésus !

Combattre une opinion des Pères de l'Eglise ou de certains commentateurs, serait-ce donc plus audacieux que d'accuser d'erreur les évangélistes eux-mêmes ? Et quelle est cette nouvelle espèce d'orthodoxie qui consiste à soutenir l'infailibilité ou tout au moins la pleine certitude de l'interprétation traditionnelle ou vulgaire, tout en admettant que les textes interprétés eux-mêmes sont si peu infaillibles, si peu certains, qu'en plusieurs endroits ils disent tout autre chose que ce que Jésus a dit réellement ?...

L'interprétation ordinaire des deux textes relatifs à la venue pour le jugement est *grammaticalement* inadmissible. Voilà un *fait* que je recommande à la plus sérieuse attention des théologiens et tout spécialement des exégètes. Il faut bien que je le fasse moi-même puisque personne, depuis dix ans, n'a paru s'apercevoir de son importance capitale dans la question de l'enseignement eschatologique de Jésus-Christ, qu'il éclaire et simplifie singulièrement <sup>1</sup>.

Quand Jésus dit : « Le Fils de l'homme *μελλει ερχεσθαι εν τη δοξη του πατρος αυτου* » (Mat. 16 : 27), il exprime exactement la même idée que quand il dit : *προς σε ερχομαι (πατερ)*. Père, *je vais vers toi*. Jean 17 : 11.

Le jugement dernier a donc lieu *dans le ciel* depuis dix-neuf cents ans. C'est là que tous les hommes doivent comparaître ou plutôt « être manifestés (tels qu'ils sont) devant le tribunal du Christ » (2 Cor. 5 : 10). Le *jour* que Dieu a établi pour cela (Act. 17 : 31) et que Jésus appelle *ce jour-là* (Mat. 24 : 36, etc.), était prochain (*μελλει*) au moment même où il parlait.

3. Quant à la venue sur les nuées du ciel, en particulier, on a allégué en faveur de l'interprétation ordinaire un argument auquel je ne pouvais guère m'attendre. On assure que

<sup>1</sup> Qu'importe cela à la plupart des théologiens évangéliques d'aujourd'hui ? Ils laissent sans s'émouvoir attribuer à Jésus les plus graves erreurs ou illusions ; et quand on vient leur dire que les textes des évangiles d'où elles sont tirées ne peuvent pas raisonnablement signifier cela, ils ne veulent pas en entendre parler et préfèrent continuer à croire qu'ils renferment bien des prédictions qui ne se sont pas encore réalisées, mais qui se réaliseront un jour, bien que Jésus ait déclaré solennellement qu'elles s'accompliraient à brève échéance ; ce qui ne les empêche pas d'ailleurs d'affirmer énergiquement son infailibilité et celle des livres bibliques !... Accorde cela qui pourra !

On affecte même, dans certains milieux, de considérer comme hérétiques ceux qui soutiennent que ni Jésus ni les évangélistes ne se sont trompés sur ce point, et comme orthodoxes ceux qui affirment que les évangélistes ont commis plusieurs erreurs graves et qui se fâchent et s'indignent contre ceux qui essaient de prouver qu'il n'en est rien.

Voilà depuis trente ans la situation dans notre bonne Eglise réformée évangélique de France. Cela est paradoxal, incroyable, mais c'est ainsi. Il n'est pas mauvais qu'une *Revue de théologie* en conserve le souvenir à nos successeurs.

la vision de Daniel, à laquelle cette locution est empruntée (ch. 7), « ne comporte pas une interprétation spiritualisante. » On est allé jusqu'à dire qu'il serait absurde de le prétendre <sup>1</sup>. La prétention est pourtant un peu moins absurde qu'on ne se plaît à le croire dans l'intérêt de l'interprétation matérialisante ou judaïsante.

Constatons d'abord que le livre de Daniel parle de la première et unique venue du Messie, et nullement d'une seconde venue ou d'un retour, dont les anciens prophètes n'avaient et ne pouvaient avoir aucune idée.

Il représente cette venue d'abord sous l'image d'une pierre détachée d'une montagne et brisant une grande statue (ch. 2), ensuite sous celle d'un fils d'homme venant sur les nuées du ciel et fondant sur la terre un royaume éternel (ch. 7). Que ce soient là deux images ou symboles d'un seul et même événement, à venir pour le prophète, c'est ce dont personne n'a jamais douté. Le Messie, le futur descendant de David, ne devait pas plus réellement tomber d'une montagne que s'avancer sur les nuées!... La seconde expression est donc symbolique, figurée, aussi bien que la première.

Observons encore que cette venue d'un fils d'homme *avec les nuées du ciel* est parallèle à celle des quatre bêtes qui précédemment étaient *montées de la mer* et qui représentent les quatre grands empires de l'ancien monde. Comme ces quatre empires n'étaient pas réellement montés de la mer, il en résulte évidemment que la vision du chapitre 7, tout comme celle du chapitre 2, est symbolique, en ce qui concerne *la venue* du Messie ou du royaume messianique *avec les nuées du ciel*, aussi bien qu'en ce qui concerne les quatre bêtes *montées de la mer*.

Jésus n'a fait qu'appliquer à sa seconde venue les termes employés par Daniel pour désigner la venue unique du Messie; il est donc vraisemblable *a priori* que ces termes sont *symboliques* dans sa bouche aussi bien que dans le livre de Daniel; et l'argument se retourne ainsi contre celui qui a eu l'imprudence de l'alléguer.

<sup>1</sup> *Revue de théologie* (Montauban), 1909.

Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit assurément d'une venue *sur la terre*. Mais que ce soit, dans les évangiles, « une venue *matérielle* (de Jésus-Christ) pour le jugement dernier, » c'est-à-dire pour de grandes assises où, « dans une solennelle et *unique circonstance*, toutes les nations seront rassemblées, *à la fois*, devant leur juge suprême » (on ne dit pas comment !), voilà ce que je ne saurais admettre, non seulement parce qu'une telle notion est fantastique et invraisemblable au suprême degré, mais aussi et surtout parce qu'elle ne ressort nullement des textes, qui expriment au contraire très clairement en plusieurs endroits une idée fort différente.

Au reste, comment toutes les nations pourraient-elles être rassemblées *à la fois* devant Jésus-Christ revenu du ciel en chair et en os ? *On suppose* que tous les hommes de tous les temps et de toutes les régions seraient préalablement ressuscités, eux aussi, en chair et en os. Fort bien ! Seulement les textes qui parlent du jugement dernier ne disent absolument rien de pareil<sup>1</sup>, et quand Jésus parle *ailleurs* de la résurrection, il la représente clairement comme une chose *actuelle* et qui a même eu lieu déjà depuis longtemps pour les justes de l'ancienne alliance : « Ceux qui ont été jugés dignes d'obtenir ce siècle-là et la résurrection d'entre les morts ni ne se marient ni ne sont donnés en mariage », etc. (Luc 20 : 35-38).

C'est en vain que les exégètes matérialisants s'efforcent de faire entrer dans ce passage capital la notion d'une résurrection *future* et matérielle ou *corporelle*. Les termes du texte original ne le permettent absolument pas.

<sup>1</sup> Je vois encore la stupéfaction et le sourire d'incrédulité de Jean Réville quand, à la suite d'une conférence où il avait attribué à Jésus ces idées matérialistes, je lui demandai où il avait vu, dans les évangiles, que les morts dussent ressusciter pour le jugement dernier. « Mais dans les chap. 24 et 25 de l'évangile de Matthieu ! » me répondit-il. « Veuillez les relire, lui dis-je, et vous assurer qu'il n'y est absolument pas question de la résurrection. » Il les relut sans doute, car sa conférence imprimée est fort différente, sur ce point, de celle qu'il avait prononcée dans plusieurs villes du Midi : Tonneins, Montauban etc.

## VII

## Quelques principes herméneutiques.

1. Aujourd'hui comme jadis, quelques théologiens semblent avoir la prétention de s'emparer de la clé de la science, et non seulement ils n'y entrent pas eux-mêmes, mais ils montent pour ainsi dire la garde pour empêcher les autres d'y entrer. On dirait qu'ils veulent être crus sur parole, et ils ne craignent pas de fulminer contre ceux qui ont l'audace d'exposer, avec *preuves à l'appui*, des résultats scientifiques différents de ceux qu'ils ont adoptés <sup>1</sup>.

« Cris impuissants ! fureurs bizarres ! » Entreprise vaine et chimérique ! La clé de la science exégétique (puisque c'est d'elle qu'il s'agit) n'appartient à personne : elle est à tout le monde, je veux dire à quiconque prend la peine de s'informer du *sens exact des mots*, d'observer scrupuleusement les lois de la *grammaire* et de considérer avec soin les *rapports des idées entre elles*. L'*usage*, la *grammaire* et la *logique*, voilà les bases principales de l'exégèse.

2. Il faut prendre garde aussi de ne pas attribuer à un auteur, dans un passage difficile, une idée incompatible avec une ou plusieurs idées certainement exprimées par lui dans le même ouvrage ou au même moment.

3. Il ne faut pas non plus, sous prétexte d'éclaircir des paroles suffisamment claires par elles-mêmes, les rapprocher de déclarations d'un auteur différent et vouloir retrouver exactement la même notion dans les unes et dans les autres. Il n'est pas prouvé, par exemple, que Jésus-Christ ait dû nécessairement avoir les mêmes notions que les Pharisiens, les auteurs des apocalypses juives ou les rabbins talmudiques, sur le Messie, le royaume de Dieu, la résurrection et le jugement. J'aurai même la hardiesse de soutenir que, *a priori*, cela est bien peu probable.

D'autant plus que les idées des Juifs de ce temps-là

<sup>1</sup> « Si quelqu'un vient à exprimer une opinion différente de la leur, on lui court sus sur-le-champ comme à un brouillon et à un sectateur de nouveautés. » Bacon, *Novum organum*, 90.



n'étaient pas aussi fixes et immuables qu'on se l'imagine parfois, et qu'à côté d'un courant *matérialiste et national*, il y avait aussi un courant *spiritualiste et universaliste*, presque aussi puissant que le premier. On lit en effet dans un des ouvrages les plus complets et le mieux documentés sur ce sujet :

« La formule *le monde (ôlâm) à venir* est employée aussi bien en parlant de l'eschatologie du peuple qu'en parlant du salut *individuel*. Cette formule rabbinique suppose difficilement la destruction de l'univers actuel ; l'ancienne théologie rabbinique *ne parle pas de la fin du monde*.... On dit même *aller dans le ôlâm habbâ* (le monde à venir) pour dire *aller au ciel*<sup>1</sup>. »

« Le courant de l'individualisme coule de plus en plus fort dans le judaïsme de cette époque.... Les besoins individuels sont d'abord entrés dans l'eschatologie, jusqu'à ce qu'ils en ont fait finalement une maison tout à fait nouvelle, plus grande que l'ancienne. De plus, la piété individuelle fait de tout temps concurrence à l'eschatologie, surtout quand l'âme est en état de faire descendre Dieu en elle même, etc. Rien d'étonnant à ce que dans les derniers siècles avant Jésus-Christ, le judaïsme soit sorti de la barrière de la nation et ait compris le prix de l'âme » (p. 58).

« Le caractère du judaïsme, c'est le *synchrétisme* » (p. 61).

« A travers toute cette période (depuis Daniel jusqu'à Aqiba), *les deux types différents d'eschatologie juive existent l'un à côté de l'autre* » (p. 68).

De quel droit, avec quelle vraisemblance ose-t-on prétendre que Jésus-Christ a dû adopter le type matérialiste de préférence au spiritualiste ? Le contraire n'est-il pas, en soi, infiniment plus probable ?

Ce type spiritualiste est visible dans *la plupart* des paroles de Jésus, non seulement dans l'évangile de Jean, mais aussi dans les synoptiques.

On est donc pleinement autorisé (à moins d'impossibilité absolue) à interpréter dans le même sens celles dont la signification est moins claire. Malgré les affirmations contraires,

<sup>1</sup> P. Volz, *Jüdische Eschatologie*, p. 57.

je crois qu'une telle impossibilité n'existe pas. Mais à supposer qu'elle existât, pourquoi jugerait-on de la pensée de Jésus-Christ d'après quelques passages obscurs plutôt que d'après l'esprit général de son enseignement ? La raison ordonne de déterminer le sens du détail d'après l'ensemble, qui est lumineux ; et il serait souverainement déraisonnable d'essayer d'obscurcir celui-ci par deux ou trois passages, plus ou moins difficiles à comprendre, qui, entendus dans un certain sens, seraient en contradiction avec tout le reste.

4. Il n'est pas prouvé non plus que les chrétiens primitifs aient toujours compris exactement ce que d'autres chrétiens leur avaient rapporté, ni que ceux-ci eussent reproduit sans la moindre altération la pensée de Jésus-Christ sur son retour.

Écoutons d'abord le Maître lui-même, lui *seul*<sup>1</sup>. Nous verrons bien ensuite si ses idées concordent ou non avec celles de ses disciples, de ses contemporains ou même de ses ennemis ! Et si elles ne concordent pas tout à fait ou pas du tout, n'allons pas tordre le sens de ses paroles au profit de celles des autres, quels qu'ils soient. Préférons sans hésiter l'enseignement de Jésus-Christ à celui des rabbins ou des faiseurs d'apocalypses de son temps et même à celui d'un ou plusieurs apôtres. Cela vaudra mieux que de s'acharner à obscurcir ce qui est clair ou de s'obstiner à ne pas comprendre ce que tout lecteur des évangiles comprend sans aucune difficulté.

5. Il faut enfin joindre à tout cela, pour bien comprendre les livres du Nouveau Testament, une connaissance assez étendue de ceux de l'Ancien, auxquels Jésus-Christ et les apôtres font si souvent allusion. Cela est particulièrement nécessaire pour saisir le sens du grand discours eschatologique (Mat. 24 et 25).

Là où l'une ou l'autre de ces conditions indispensables est absente, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'exégèse sérieuse du Nouveau Testament. A plus forte raison s'il en manque plusieurs !

<sup>1</sup> Parle seul à mon âme et qu'aucune science,  
Qu'aucun autre docteur ne m'explique tes lois.